

S'il est un nom qui provoque dans un même mouvement contradictoire l'effroi et la fascination, c'est bien celui de Charles Manson. Pour chacun, ce nom est associé à l'horreur la plus totale, à l'absence d'humanité, à une folie aussi pure qu'un diamant. Charles Manson est un gouffre, un abîme où la raison se perd, où elle n'a plus de prise. Son regard profond hante longtemps celui qui le croise sur une image d'archive. Charles Manson est aussi l'homme qui a mis fin à une certaine innocence, celle d'un monde naissant, à la fin des années 1960, un monde et une jeunesse qui croyaient à la possibilité de l'amour, d'une jouissance sans entrave, d'une naïveté revendiquée. Le *flower power* et ses adeptes ont continué après 1969 et les événements terribles que Manson et sa Family ont perpétrés. Mais c'en était fini de l'innocence. Est-ce pour autant qu'il faut condamner cette époque ? Faut-il reprocher à ces enfants de la paix d'avoir rêvé un monde où l'on pouvait jouir sans entrave ? Sans doute pas. Mais ils étaient des agneaux. Et quand des agneaux se

rassemblent, les loups affluent. Manson était de ceux-là. Il y en a eu d'autres, mais sans doute était-il le pire. Le plus vicieux, le plus féroce.

Dans ce monde qui changeait, dans ce monde dont Manson a usé, chacun a vu la décadence, la noirceur. L'abus de drogues sans conséquence, le sexe sans limite, l'amour libre et inconditionnel, tout cela a cessé d'exister réellement après qu'un soir, au 10050 Cielo Drive, des adeptes d'un gourou dément ont commis les actes de barbarie les plus terribles qui soient. En tuant une femme qui portait la vie, ils ont tué l'innocence, celle de cette femme, de cet enfant, mais aussi celle de toute une génération. Qu'est-ce qui a pu pousser ces jeunes gens à assassiner sans le moindre remords ? L'amour inconditionnel pour celui qui est peut-être l'un des psychopathes les plus fous et les plus séduisants du siècle dernier.

Comment Charlie, enfant paumé du Kentucky est-il devenu l'homme dont le nom résonne encore comme un synonyme de l'effroi ? Comment des enfants perdus d'une Amérique prospère sont-ils tombés dans les filets de ce monstre ? Il n'y a pas de réponse. Il ne peut pas y en avoir. Pas de réponse simple en tout cas. Nous allons cependant, dans les pages qui suivent, tenter d'approcher ce mystère, sans jamais le lever, car il est plus opaque que la plus noire des nuits.

Une enfance cassée

Un monstre n'est pas qu'un monstre. Il ne naît pas monstre. Un monstre quel qu'il soit se construit, se fabrique. C'est la vie, le plus souvent, qui met en place, patiemment, les éléments qui aboutissent à la monstruosité humaine. Cela ne l'excuse pas, jamais, mais certaines choses expliquent. Charles Manson est né avec ce que, au poker, on appellerait « avoir de l'air », c'est-à-dire une très mauvaise main, rien à jouer. D'autres sont nés avec le même type de jeu et sont devenus des citoyens honnêtes, d'autres encore de véritables héros, des personnes de bien. Mais ceux qui ont réussi à, comme on dit, « s'en sortir », ne sont pas la majorité. Il leur a fallu beaucoup de chance, de rencontres, d'abnégation, de courage. Charles Manson n'a sans doute pas eu beaucoup de chance – sans doute n'a-t-il pas fait les rencontres qui

auraient pu le changer. Et probablement n'avait-il ni courage ni abnégation.

Charles Manson est né dans le Kentucky, en 1934, à une époque où la terrible dépression de 1929 a encore des répercussions sur le peuple américain, sur les « petites gens », les ouvriers, les petits agriculteurs. C'est une Amérique de seconde zone qui peine à remonter la pente, qui souffre et qui ne voit pour avenir que le lendemain, le repas suivant, une forme de survie, bien loin de tout « rêve américain ». Le Kentucky est un État pauvre, l'un de ceux que les habitants des côtes Est et Ouest des États-Unis nomment aujourd'hui les *fly over states* avec condescendance. Les États au-dessus desquels on vole. On ne s'y arrête pas, il n'y a rien à y voir que des bouseux, des *red necks* vivant dans la crasse, l'ignorance. Naître dans le Kentucky en 1934 n'est pas un gage de réussite, pas un gage non plus d'avenir radieux, de vie facile. Naître, enfant bâtard, d'une jeune femme de seize ans, est encore bien pire.

Kathleen Maddox est la fille cadette de Nancy et Charles Maddox. Elle a grandi dans la ville d'Ashland, comté de Boyd, au nord-est de l'État du Kentucky. C'est, à l'époque, une petite ville industrielle, une ville mineure qui s'étend sur les bords de la rivière Ohio. La jeune fille fait partie d'une famille très chrétienne, bigote pourrait-on dire. Son père travaille comme conducteur de train à la Baltimore & Ohio Railway. Et c'est sa mère, Nancy, qui tient la maisonnée sous

la loi chrétienne. Une loi sans doute bien trop stricte, bien trop austère pour qu'elle ne finisse pas par créer des frustrations très fortes chez les enfants élevés selon ces règles. Kathleen, celle qui deviendra la mère de Charles Manson, est de ceux-là. Arrivée à l'adolescence, la rigueur de ses parents, et principalement celle de sa mère, la frustre atrocement. C'est une jeune fille vive et exubérante, très vite taradée par le désir de s'émanciper sexuellement. Le fruit le plus interdit est toujours le plus attirant. Elle va, très jeune, s'acoquiner avec des hommes, pas toujours les plus recommandables qui soient. Mais elle leur accorde ses faveurs sans barguigner. Puis elle commence à fréquenter un certain Colonel M. Scott. Elle a quinze ans, il en a vingt-trois, mais cela ne semble poser aucun problème à personne. Le jeune homme n'est pas militaire le moins du monde, Colonel, aussi étrange que cela puisse paraître, est bien son prénom. Il vit de petits boulots, travaillant dans une cuisine de restaurant, dans une blanchisserie ou encore sur une exploitation agricole au gré des tâches que les employeurs de la région veulent bien lui confier. Colonel n'est, évidemment, pas du goût des parents de Kathleen. Mais ce qui aurait pu être une amourette sans lendemain va bien vite trouver des complications. Kathleen est enceinte. Au vu de sa personnalité, libre, sans entrave, cela ne surprend pas particulièrement le voisinage, mais ce n'en est pas moins une honte et un déshonneur pour ses parents. Dans les années 1930, dans le Kentucky ou ailleurs, une femme si jeune qui tombe enceinte hors mariage

est une situation scandaleuse, insupportable. Et pour la famille de la jeune fille, la réputation a plus d'importance que tout le reste. Colonel, pour sa part, prend la poudre d'escampette à l'annonce de la grossesse. Il n'épousera pas la jeune femme, pas plus qu'il ne veut avoir la charge d'un enfant. Kathleen est seule face à ce coup du sort. Elle se voit alors promptement fichue à la porte de chez elle. Contrainte de quitter la ville, elle prend la route de Cincinnati. Une fois sur place, elle erre de pensions de famille miteuses en appartements décrépis. Kathleen a sans doute en elle des germes autodestructeurs, à moins, et cela serait compréhensible, que sa rude éducation et le fait qu'elle ait été chassée de chez elle avec fracas ne l'aient atteinte très fortement. Bientôt, elle commence à boire. Beaucoup. On la voit dans les bars de la ville où les ennuis et les dangers de toutes sortes sont légion. Elle devient ce que les bien-pensants appellent « une fille de mauvaise vie ». C'est surtout une jeune fille de seize ans, seule et perdue dans le monde, sans doute effrayée à l'idée d'avoir un enfant et de devoir l'élever seule.

Dans les derniers mois de sa grossesse, Kathleen rencontre un jeune homme de vingt-quatre ans, William Manson, avec qui elle entame une relation. William va l'accompagner jusqu'à la naissance de l'enfant et un peu au-delà. En retour, le nouveau-né portera son nom. Le jeune homme ne se doute pas un instant que ce nom de famille, qu'il lègue à ce bébé qui n'est pas de lui, deviendra un jour l'un des noms les plus célèbres et les plus infâmes de l'histoire des États-Unis.

C'est le 12 novembre 1934 que naît Charles Milles Manson. Plus exactement, que le bébé « No-Name Maddox » voit le jour. Car, en effet, à la naissance, l'enfant n'a pas de prénom et pour l'heure, sa mère n'étant pas mariée et n'ayant personne pour le reconnaître, il porte le patronyme de Kathleen. La jeune maman, perdue, appelle sa mère à la rescousse, et cette dernière rejoint sa fille à l'hôpital central de Cincinnati quelques jours plus tard. Ce n'est qu'à ce moment-là qu'un prénom est choisi pour l'enfant. Il portera le prénom de son grand-père, le père de Kathleen. On imagine sans peine que cette idée a émergé dans l'esprit de Nancy Maddox et non pas dans celui de sa fille. Peut-être est-ce elle également qui la convainc d'épouser le jeune homme avec lequel elle a une relation à cette époque.

Ainsi, trois semaines après sa naissance, le bébé No-Name Maddox est déclaré aux autorités compétentes comme étant le fils de William Manson et de son épouse, Kathleen. La situation est loin d'être idyllique. Un mariage expédié à la hâte avec un homme rencontré quelques mois plus tôt, un bébé né hors mariage, d'un autre père : le petit Charlie naît dans un environnement qui n'a rien de tranquille ou rassurant. Et les choses ne vont pas s'améliorer au fil des années.

Même si, des années plus tard, Kathleen racontera qu'elle s'est beaucoup occupée de Charlie, qu'il n'a manqué de rien, qu'elle ne lui a jamais rien refusé, la réalité est sans doute bien différente. Bien que mère, elle est encore une toute jeune femme, une adolescente,

une paumée qui plus est. Aussi, elle est souvent dehors, faisant la vie, et laisse le petit sous la garde de celles et ceux qui veulent bien s'en occuper, sans vraiment faire le tri. Il serait facile de la blâmer, de dire qu'elle était une mère défailante. Et c'était très probablement le cas. Cependant, lorsqu'on est une jeune femme sans soutien dans ces années 1930, la chute est toute proche, toujours. Se tenir debout demande un immense courage que, sans doute, Kathleen n'a pas. D'autant que la vie reste dure pour l'Amérique pauvre au cours de ces années et grande est la tentation de prendre des chemins de traverse. Kathleen se prostitue et des rumeurs disent qu'il lui arrive de prêter son fils à des serveuses de bar pour avoir droit à un verre de plus quand elle est sans le sou. On ne sait pas vraiment ce qui relève de la réalité, du fantasme, d'une volonté de noircir un tableau déjà bien sombre.

Les choses prennent une nouvelle tournure quand, au cours de l'année 1939, la mère de Charles Manson attaque une station-service en Virginie-Occidentale, à Charleston. Elle fait le coup avec son frère aîné, Luther, et son épouse. Et c'est elle qui va tomber. Elle prend toute la responsabilité sur elle et se voit condamnée à cinq ans de prison. Son fils, Charles, n'ayant personne pour s'occuper de lui, est envoyé chez les parents de sa mère. Chez les grands-parents de Charlie, l'ambiance est toujours aussi stricte, aussi dure et l'enfant se trouve étouffé par un rigorisme qui aujourd'hui serait peut-être compris comme une forme de maltraitance. Pourtant, malgré cette atmosphère pesante, ces règles de moralité intransigeantes, Charles Manson

tiendra toujours sa grand-mère en haute estime. Il dira, bien des années plus tard : « Ma grand-mère était une montagnarde du Kentucky... Elle ne fumait pas, ne buvait pas, ne jurait pas. Elle cuisinait pour l'Armée du salut. C'était un être humain, un bon être humain. »

Peut-être Charles aurait-il pu tirer quelque chose de cette éducation si austère. Peut-être les choses auraient-elles pu tourner autrement s'il y avait eu un suivi, une cohérence dans l'environnement affectif de l'enfant. C'est une question qui restera sans réponse.

La santé de Nancy, la grand-mère de Charlie se détériore et elle n'est plus en mesure de s'occuper de cet enfant qui, de toute façon, lui rappelle chaque jour la honte qui s'est abattue sur sa famille. Charlie est donc envoyé chez sa tante, Alene, qui vit avec son époux, Bill, non loin d'une petite ville de mineurs de Virginie-Occidentale, McMechen. Contrairement à sa sœur Kathleen et à son frère Luther, Alene mène une vie plutôt paisible, « dans les clous », dans une maison avec jardin. Une vie paisible mais dans laquelle, comme chez les grands-parents de l'enfant, la religion occupe une place prédominante. Alene et Bill sont très chrétiens et leur foi frise avec les limites de l'obsession. La tante et l'oncle de l'enfant décident que, bien qu'il ne soit pas le leur, Charles doit connaître une éducation religieuse et partager leur foi aveugle et rigoureuse. L'enfant doit se rendre régulièrement à l'église et vivre selon les préceptes imposés par son oncle et sa tante. Cela reste cependant un moindre mal. Sans doute l'enfant se trouve-t-il plus en sécurité auprès de cette nouvelle famille, aussi austère

soit-elle, qu'auprès de sa mère qui courait les bars et le confiait à n'importe qui.

Parmi les principes d'éducation de son oncle Bill, la question de la virilité n'est pas la moindre. En effet, Charles, encore très jeune, pleure souvent, réclame sa mère, comme le ferait n'importe quel enfant et se voit bientôt affublé d'une réputation de « pleureuse ». Or, Bill ne supporte ni les plaintes, ni l'idée qu'un garçon élevé sous son toit se comporte comme une fille. Pour lui apprendre à vivre, Bill va se comporter en véritable pervers. Charles veut se comporter comme une fille ? Soit, dimanche prochain il ira à la messe vêtu d'une robe. Peut-être l'enfant prend-il cela pour une simple menace en l'air. Mais c'est mal connaître Bill qui tient parole et affuble le gamin d'une robe avant de l'emmener à l'église lorsqu'arrive le nouveau jour du Seigneur. L'enfant va être la risée de la paroisse et, bien entendu de l'école au cours des semaines qui vont suivre. Charles n'aura d'autre choix que de s'attaquer violemment à ceux qui le moquent pour gagner le respect des autres enfants. La violence sociale était déjà présente dans sa vie, la violence physique vient de faire irruption. Il était pourtant un enfant vu comme calme, plutôt doux. C'est un enfant que l'on dit créatif, sensible, conscient de sa condition, peut-être trop pour son âge. C'est aussi un enfant qui aime la musique. S'il ne goûte pas forcément la messe, les chants et les orgues le font vibrer. La musique est la seule chose qui fait briller le regard noir de ce gamin. Mais la vie va se charger peu à peu de le changer. Son environnement social a beau s'être stabilisé, Charlie, outre les idioties

virilistes et perverses de son oncle, doit faire face aux insultes réservées aux enfants comme lui. On le traite de petit bâtard et on lui rappelle sans cesse que sa mère se trouve derrière les barreaux. On imagine mal à quel point ce type de harcèlement peut être dévastateur pour un enfant, à quel point le désir de vengeance peut venir se nicher au creux du ventre, à jamais. Charlie a beau être chétif, il n'hésite pas à jouer des pieds et des poings pour faire taire ces enfants qui vivent dans la norme, ces enfants issus de familles respectables, qui suivent les préceptes moraux d'une Amérique dont le puritanisme est parvenu à gangrener l'industrie cinématographique elle-même. N'oublions pas que c'est à cette époque que prend forme le code Hayes qui va pousser à la censure systématique de toute déviance au sein du septième art, un art pourtant fait par des gens plutôt libéraux. Cette Amérique rurale et obtuse fait payer à Charles Manson sa « différence ». On ne peut se défaire de l'idée que c'est là, dans ces années de formation, dans ces années cruciales dans la vie d'un enfant pour l'adulte qu'il deviendra que se construit le monstre, qu'il prend racine.

Cette différence, ce sont les autres qui la cultivent. Cet enfant mal parti dans la vie est stigmatisé pour cette même raison. Et cela le conduit à ses premiers écarts. Le premier mouvement d'un cercle vicieux qui ne cessera de s'alimenter lui-même.

On raconte qu'un lendemain de Noël, alors que Charlie n'a pratiquement pas reçu de cadeaux de la part de son oncle et sa tante, il rassemble les jouets de

ses camarades de classe et y met le feu dans un terrain vague. Il n'a à l'époque que sept ans. Il faut imaginer la violence de ce geste. Charles Manson n'a pas volé les jouets, il ne se les est pas appropriés : il leur a mis le feu. C'est l'expression d'une haine pure, une haine des autres et une haine de soi, puisque le gamin n' imagine pas qu'il pourrait « mériter » ces jouets et donc les conserver pour lui. Ce feu, c'est la rage qui brûle l'enfant, l'enfer qui déjà le dévore. Bien trop jeune pour être arrêté, Charlie s'en sort avec une très sévère réprimande. Mais déjà, dans un autre milieu, à une autre époque, l'entourage de l'enfant se serait inquiété, aurait cherché à comprendre ce qui se jouait dans son esprit pour qu'il décide, froidement, de détruire des jouets par le feu. L'enfance qui part en fumée...